

SUJET TYPE EAF 1STMG2

Objet d'étude : LE THEATRE

**SQ1 : Scènes d'aujourd'hui : errances de l'identité perdue
ou qui est-on dans l'adversité ?**

CORPUS :

DOCUMENT A : *La Leçon*, Eugène Ionesco, 1951.

DOCUMENT B : *Paparazzi ou La chronique d'un lever de soleil avorté*, Matéi Visniec, Editions Actes Sud – Papiers, 1997. DOCUMENT C : *A portée de crachat*, Taher Najib, mise en scène de Laurent Fréchuret, 2011.

DOCUMENT A

***La Leçon*, Eugène Ionesco, 1951.**

Dans La Leçon (1951), Eugène Ionesco met en scène un professeur qui tente d'enseigner son savoir à une jeune élève. Patient et doux au début de la leçon, il perd peu à peu son calme.

Le Professeur. – Toute langue, Mademoiselle, sachez-le, souvenez-vous-en *jusqu'à l'heure de votre mort...*

L'Élève. – Oh ! Oui, Monsieur, jusqu'à l'heure de ma mort... Oui, Monsieur...

Le Professeur. –... et ceci est encore un principe fondamental, toute langue n'est en somme qu'un langage, ce qui implique nécessairement qu'elle se compose de sons, ou...

L'Élève. – Phonèmes...

Le Professeur. – J'allais vous le dire. N'étalez donc pas votre savoir. Écoutez, plutôt.

L'Élève. – Bien, Monsieur. Oui, Monsieur.

Le Professeur. – Les sons, Mademoiselle, doivent être saisis au vol par les ailes pour qu'ils ne tombent pas dans les oreilles des sourds. Par conséquent, lorsque vous vous décidez d'articuler, il est recommandé, dans la mesure du possible, de lever très haut le cou et le menton, de vous élever sur la pointe des pieds, tenez, ainsi, vous voyez...

L'Élève. – Oui, Monsieur.

Le Professeur. – Taisez-vous. Restez assise, n'interrompez pas... Et d'émettre les sons très haut et de toute la force de vos poumons associée à celle de vos cordes vocales. Comme ceci : regardez : « Papillon », « Euréka », « Trafalgar », « papi, papa ». De cette façon, les sons remplis d'un air chaud plus léger que l'air environnant voltigeront, voltigeront sans plus risquer de tomber dans les oreilles des sourds qui sont les véritables gouffres, les tombeaux des sonorités. Si vous émettez plusieurs sons à une vitesse accélérée, ceux-ci s'agripperont les uns aux autres automatiquement, constituant ainsi des syllabes, des mots, à la rigueur des phrases, c'est-à-dire des groupements plus ou moins importants, des assemblages purement irrationnels de sons, dénués de tout sens, mais justement pour cela capables de se maintenir sans danger à une altitude élevée dans les airs. Seuls, tombent les mots chargés de signification, alourdis par leur sens, qui finissent toujours par succomber, s'écrouler...

L'Élève. –... dans les oreilles des sourds.

Le Professeur. – C'est ça, mais n'interrompez pas... et dans la pire confusion... Ou par crever comme des ballons. Ainsi donc, Mademoiselle... (*L'Élève a soudain l'air de souffrir.*) Qu'avez-vous donc ?

L'Élève. – J'ai mal aux dents, Monsieur.

Le Professeur. – Ça n'a pas d'importance. Nous n'allons pas nous arrêter pour si peu de chose. Continuons...

L'Élève. – *qui aura l'air de souffrir de plus en plus.* Oui, Monsieur.

Le Professeur. – J'attire au passage votre attention sur les consonnes qui changent de nature en liaisons. Les *f* deviennent en ce cas des *v*, les *d* des *t*, les *g* des *k* et vice versa, comme

dans les exemples que je vous signale : « trois heures, les enfants, le coq au vin, l'âge nouveau, voici la nuit ».

L'Élève. – J'ai mal aux dents.

Le Professeur. – Continuons.

L'Élève. – Oui.

Le professeur. – Résumons : pour apprendre à prononcer, il faut des années et des années. Grâce à la science, nous pouvons y arriver en quelques minutes. [...] La prononciation à elle seule vaut tout un langage. Une mauvaise prononciation peut vous jouer des tours. À ce propos, permettez-moi, entre parenthèses, de vous faire part d'un souvenir personnel. (*Légère détente, le Professeur se laisse un instant aller à ses souvenirs ; sa figure s'attendrit ; il se reprendra vite.*) J'étais tout jeune, encore presque un enfant. Je faisais mon service militaire. J'avais, au régiment, un camarade, vicomte, qui avait un défaut de prononciation assez grave : il ne pouvait pas prononcer la lettre *f*. Au lieu de *f*, il disait *f*. Ainsi, au lieu de : « fontaine, je ne boirai pas de ton eau », il disait : « fontaine, je ne boirai pas de ton eau ». Il prononçait « fille » au lieu de « fille », « Firmin » au lieu de « Firmin », « fayot » au lieu de « fayot », « fchez-moi la paix » au lieu de « fchez-moi la paix », « fatras » au lieu de « fatras », « fifi, fon, fafa » au lieu de « fifi, fon, fafa » [...].

L'Élève. – Oui. J'ai mal aux dents.

Eugène Ionesco, *La Leçon*, © Éditions Gallimard, 1951.

DOCUMENT B

Paparazzi ou La chronique d'un lever de soleil avorté, Matéi Visniec, Editions Actes Sud – Papiers, 1997.

Nous sommes à l'aube de la fin du monde (de la fin d'un monde ?), à l'aube de la "fin de chacun", qu'il ait été gangster, star de cinéma, paparazzo, chercheur, fonctionnaire, musicien, clochard, etc. Les personnages, perdus dans un monde où la pensée n'existe plus, vont glisser petit à petit, au fil des heures, d'une nuit sans fin vers le chaos d'un jour. Peurs, lâchetés, mensonges : paroles vides pour certains, et ceux pour qui la vie prend un sens ne sont pas ceux qu'on croit.

SCENE 4

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE, dans une rue déserte, à la proximité d'une cabine téléphonique et d'une fontaine publique. On dirait qu'il a été passé à tabac car ses vêtements sont en lambeaux et l'étui de sa flûte est défoncé. Il est en train de se laver à la fontaine publique. A côté de la fontaine, sur le macadam, l'étui de sa flûte et une bouteille de champagne presque pleine.

Dans le lointain on entend vaguement une musique (c'est un saxophone et un violoncelle) et de temps en temps des voix, des cris, des aboiements...

Le téléphone retentit dans la cabine.

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE reste immobile quelques secondes, écoute, sort un mouchoir, s'essuie les mains et le visage, ensuite se dirige vers la cabine téléphonique et décroche.

Vers onze heures du soir.

LA VOIX - Allô?

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Oui?

LA VOIX - Bonsoir.

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Bonsoir.

LA VOIX - Merci d'avoir décroché. Vous savez, j'appelle parce qu'autour de cette cabine téléphonique- là il y a toujours des gens qui décrochent.

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Pardon?

LA VOIX - Je disais que j'appelle parce qu'il y a toujours quelqu'un qui décroche. Vous allez bien?

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Vous êtes fou ou quoi?

LA VOIX - Non. En fait, je suis aveugle.

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Vous êtes aveugle...

LA VOIX - Oui, malheureusement.

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Je regrette.

LA VOIX - Bon, ça n'a pas d'importance maintenant. C'est une longue histoire. Vous avez un peu de temps, là?

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Vous voulez me raconter votre vie?

LA VOIX - Non. Je voulais vous demander autre chose. Je voulais vous demander de rester une minute en ligne avec moi et de répondre à quelques questions.

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Quel genre de questions?

LA VOIX - Bof, rien d'essentiel. Je voudrais tout simplement vous demander de regarder un peu autour de vous et de me dire ce que vous voyez.

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Ce que je vois... Ecoutez, monsieur, j'ai peur de ne pas très bien vous comprendre. Et, en plus, je suis quand même un peu pressé.

LA VOIX - Oui, mais... une minute... je ne vous demande quand même pas l'éternité. Je vous demande de rester une minute en ligne avec un aveugle.

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Vous appelez d'où?

LA VOIX - J'appelle de chez moi. Et je suis tout seul. Car je vis seul.

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Vous vivez seul?

LA VOIX - Oui. Et c'est pour ça que j'appelle de temps en temps, au hasard, histoire d'échanger quelques mots avec quelqu'un.

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Mais pourquoi n'appelez-vous pas vos copains, les autres aveugles?

LA VOIX - Ca ne m'amuse pas. Ce qui me fait vraiment plaisir c'est quand les voyants me disent ce qu'ils voient autour d'eux. Vous êtes où là, dans un parc?

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Oui. Comment le savez-vous?

LA VOIX - J'entends les canards. Il doit y avoir un lac quelque part.

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - En effet, oui. Le lac est tout près.

LA VOIX - Vous l'apercevez?

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Oui.

LA VOIX - Il est à environ cinquante mètres de vous, n'est-ce pas?

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Oui.

LA VOIX - Il y a des gens autour?

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Non.

LA VOIX - Et les canards, vous les voyez?

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Non.

LA VOIX - Aucun?

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Aucun.

LA VOIX - Mais qu'est-ce que vous voyez alors?

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Dans la direction du lac?

LA VOIX - Oui.

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Je vois un chien.

LA VOIX - Un chien! Il est tout seul?

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Oui. Ca doit être un chien errant.

LA VOIX - Il fait quoi?

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Rien. Il se repose.

LA VOIX - Bon. Vous n'avez rien à manger sur vous j'imagine.

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Non. Mais j'ai une bouteille de champagne.

LA VOIX - Pardon?

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Non, rien.

LA VOIX - Dommage. Il y a des arbres autour de lac?

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Oui.

LA VOIX - C'est beau, les arbres, n'est pas?

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Oui. Monsieur, j'ai peur de devoir vous quitter.

LA VOIX - Vous faites peut-être du footing?

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Oui, c'est ça. Je fais du footing.

LA VOIX - Je vois... Merci quand même d'avoir répondu à mon appel.
L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Je vous en prie.
LA VOIX - Ca m'a fait plaisir de vous entendre. Ah, une dernière question s'il vous plaît. Le ciel, il est comment en ce moment? Il est clair?
L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Oui. Mais il y a aussi des nuages qui s'accumulent.
LA VOIX - Oui, ça doit être beau, le ciel, avec ces nuages qui s'accumulent...
L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Oui.
LA VOIX - Et le soleil?
L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Le soleil?
LA VOIX - Le soleil...
L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Le soleil, quoi, le soleil?
LA VOIX - Le soleil, vous le voyez?
L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Ecoutez, monsieur, allez vous faire foutre!
LA VOIX - Allez, bonne nuit! Merci quand même d'avoir répondu à mon appel. Et regardez de temps en temps le soleil pour moi... Et merci, hein?
L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Je vous en prie. Au revoir!
LA VOIX - Au revoir.

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE raccroche. Il boit une gorgée de champagne directement de la bouteille, prend l'étui à flûte et s'éloigne.

Le téléphone retentit de nouveau dans la cabine téléphonique. L'HOMME A L'ETUI A FLUTE s'arrête, hésite et finalement retourne sur ses pas. Il dépose sur le macadam l'étui à flûte et la bouteille, et décroche.

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Oui?
LA VOIX - C'est toujours moi.
L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Oui, je m'en doutais.
LA VOIX - Je voulais vous dire qu'il y a un appartement à louer dans le bâtiment où j'habite.
L'HOMME A L'ETUI A FLUTE - Je ne comprends pas.
LA VOIX - Ca fait rien. Allez, adieu.

L'HOMME A L'ETUI A FLUTE raccroche, attend quelques secondes, boit une gorgée de champagne directement de la bouteille et ensuite s'éloigne.

Il a abandonné la bouteille à côté de la fontaine publique.

Eau qui coule.
(Ou une autre façon de marquer le temps qui passe.)

A portée de crachat, Taher Najib, mise en scène de Laurent Fréchuret, 2011.

De Ramallah à Tel-Aviv en passant par Paris, Taher Najib raconte sur le ton de l'ironie douce-amère les tribulations d'un acteur palestinien confronté, partout où il va, à des images de lui-même qui lui sont étrangères : celle du guerrier arabe vengeur et victorieux aux yeux de son public de Cisjordanie ; celle du terroriste potentiel dans son propre pays, Israël, où de toute façon il n'est jamais perçu ni traité comme un citoyen de plein droit. Un témoignage drôle et poignant sur les paradoxes de l'identité israélo-palestinienne. Acteur palestinien de nationalité israélienne, Taher Najib a écrit cette pièce en hébreu, parce qu'il s'adresse d'abord aux Israéliens, qui effacent sans cesse un peu plus la Palestine de la carte.

Je dépose devant elle mon passeport – il est bleu – avec mon billet d'avion glissé dans une enveloppe. Elle retire le billet de l'enveloppe et l'examine, ouvre mon passeport et l'examine, lève les yeux vers moi et m'examine. Puis, elle baisse de nouveau les yeux sur mon passeport, les lève vers moi, regarde mon billet, me regarde, regarde mon passeport encore une fois, mon billet, moi, mon passeport... et encore moi. Enfin, elle lève les mains et, le regard fixé sur moi avec perplexité, elle me demande : — Vous êtes quoi ? — Palestinien, Mademoiselle. — Sur le passeport, c'est écrit « Israélien ». Alors, vous êtes quoi ? — Mademoiselle, moi Israélien, et moi Palestinien. Moi la même personne. — Comment ça, la même personne ? — La même, parce que moi Palestinien avec passeport israélien. — Pourquoi ? — Pourquoi quoi ? — Pourquoi deux nationalités ? — Deux ? Je n'en ai même pas vraiment une. — Et... vous vous appelez comment ? — Je suis... — Votre nom ? — C'est écrit sur... — Monsieur, il y a un problème. — Un problème ? Quel problème ? Je veux parler au responsable. — Désolée, ce n'est pas possible. Encore une fois, comment vous appelez-vous ? — C'est écrit sur... La jeune femme hoche la tête, me fait un large sourire et me demande mi-sérieuse mi-moqueuse : — On peut donc être à la fois Palestinien et Israélien ? Prouvez-le moi ! — Pardon ? Vous prouver quoi ? Que je suis ce que je suis ? Que je suis qui je suis ? Excusez-moi, Mademoiselle, est-ce que je risque de ne pas prendre l'avion aujourd'hui ? Je ne m'énerve pas, je ne me fâche pas, je ne crie pas, je ne profère aucune menace, je ne pique pas de crise, je voudrais seulement savoir. Elle se penche alors vers moi, tout près, vraiment tout tout près : — Monsieur, écoutez-moi bien et essayez de comprendre : vous êtes Palestinien, vous détenez un passeport israélien, vous voulez prendre l'avion pour Tel-Aviv, avec un nom sur le passeport et un autre nom sur le billet, et tout ça un 10 septembre !!! Monsieur, est-ce que vraiment, est-ce que sérieusement, mais vraiment sérieusement... Monsieur, non mais est-ce que vous croyez sérieusement qu'on va vous laisser monter dans l'avion ? Instinctivement, je me rapproche d'elle, encore plus près, je la touche presque : — Vous savez quoi, j'accepte avec joie ce châtimeur qui m'oblige à prolonger de vingt-quatre heures mon séjour à Paris. Je soulève ma valise, ramasse mes papiers et prends le premier RER qui me ramène au cœur de la ville.

I/ PREMIERE PARTIE

QUESTION DE CORPUS : /6 pts

En quoi ces extraits de pièces de théâtre mêlent-ils un certain sens du tragique et du comique ?

II/ DEUXIEME PARTIE :

SUJET D'ECRITURE

Vous traiterez au choix l'un des trois sujets suivants :

→ COMMENTAIRE : /14 PTS

Vous commenterez le texte C de Taher Najib, *A portée de crachat*, en suivant le parcours de lecture proposé ci-dessous :

Axe 1 : Un monologue à la mise en scène comique et efficace

Axe 2 : Un témoignage ironique sur une question tragique

→ DISSERTATION : /14 pts

« L'homme souffre si profondément qu'il a dû inventer le rire », affirme le philosophe Nietzsche (1844-1900).

En quoi cette affirmation peut-elle particulièrement s'appliquer au théâtre ?

Vous appuierez votre réponse sur le corpus, sur vos connaissances littéraires personnelles, sur des exemples empruntés à des pièces de théâtre ainsi qu'à des représentations théâtrales auxquelles vous avez assisté.

→ SUJET D'INVENTION : /14 pts

Imaginez la même scène **du point de vue de l'hôtesse de l'aéroport** : écrivez un monologue d'une vingtaine de lignes (entre 20 et 30 lignes) qui rende compte de la situation décrite par le comédien à la double « identité ».

N'oubliez pas d'imaginer la réaction, les sentiments et le raisonnement intérieur de l'hôtesse.

Adaptez le registre littéraire, le registre de langue et le lexique à ce protagoniste, ainsi qu'à sa fonction et à sa situation.